

MARIA PRISER

# L'HÉRITAGE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

CLAUDE A.  
SOUFIANE A.  
LAURENT B.  
MYRIAM B.  
CÉCILE G.  
PHILIPPE G.  
SABINE G.

ALI H.  
JEAN-MICHEL J.  
CHRISTINE M.  
DANIELLE M.  
THIERRY P.

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042518516

Dépôt légal : septembre 2025

*Un peuple qui ne connaît pas son histoire est condamné à  
la revivre.*

W. Churchill



## CHAPITRE 1

Un petit groupe progresse vers les grilles du cimetière, en suivant la voiture des pompes funèbres. Le curé marche derrière le véhicule, un peu trop rapidement parfois. Irène le suit difficilement, et entend de temps en temps, loin derrière elle, des chuchotements. Ses pieds lui font mal.

La voiture finit par s'arrêter ainsi que la procession. Irène peut voir la dalle béante, et son cœur commence à battre plus fort. Les employés des pompes funèbres ouvrent les portières à l'arrière du véhicule, faisant apparaître le cercueil ainsi que quelques gerbes de fleurs. Trois grosses gerbes, l'une de la mairie de Périgueux, l'autre du ministère des Anciens Combattants, la dernière d'une association des Résistants de Dordogne. Les quatre préposés des pompes funèbres se saisissent lestement du cercueil brun surplombé d'une croix, se rapprochent rapidement du caveau et le posent sur des tréteaux. Ils sont tous en costume cravate, mais l'un porte une petite boucle d'oreille, l'autre un piercing sur le nez, le troisième des cheveux rastas, et le quatrième une barbe de trois jours. La grand-mère doit se retourner dans son cercueil, elle si soucieuse des apparences et des bonnes manières ! Le curé attend, avec sa soutane trop grande.

Un gros bouquet de fleurs avec des lys, le sien, et à côté un petit bouquet de roses avec une inscription, « Mamie », celui de sa fille Margot. Les bégonias de son père, une seule rose de Thérèse... Un bouquet de fleurs colorées portant l'inscription : pour mon amie Marie, de Lulu. Un gros bouquet de pivoines colorées de la part de Rachel. Rachel...

Irène voit cette grande boîte en bois contenant le corps de sa grand-mère Marie et sent les larmes jaillir de nouveau. Elle se rapproche du caveau. Face à elle, une poignée de

personnes : Son père... C'est le sexagénaire aux cheveux grisonnants, habillé d'un complet noir, silencieux, droit comme un I. Il y a aussi sa mère, petite femme qui observe l'assistance avec des yeux d'oiseau. Et parlons de la grenouille de bénitier qui se trouve près d'elle, Thérèse, la sœur de la défunte, une vieille fille habillée d'un manteau en astrakan noir qui doit dater de Mathusalem, un ridicule chapeau à plumes sur la tête, un sac à main en crocodile qu'elle tient de ses deux mains comme si sa vie en dépendait.

Et ce voisin, là ? Qui est-ce ? Un certain Lucien Delprat. Il est très grand et mince, porte un manteau noir, sur lequel est épinglée une médaille, un chapeau de feutre sur la tête, un air doux et bienveillant. Il a l'air affecté par la disparition de la défunte. De temps en temps, il se tamponne discrètement les yeux avec un grand mouchoir. Près de lui, l'adjoint au maire de Périgueux, un représentant du ministère des Anciens Combattants, et trois vieillards tenant de leur mieux sur leurs pieds, tous médaillés avec des bérets, et portant drapeau de la France, l'air très digne.

Près d'Irène, il y a Paul, son mari, un grand et beau brun au regard doux, présence rassurante et compatissante.

Il y a cette vieille femme, s'appuyant sur le bras d'une jeune fille. Irène est frappée de sa beauté. Elle est grande, de magnifiques yeux verts, des cheveux blancs épais, un port de reine dans son tailleur noir. La vieille dame pleure discrètement.

Cette dernière, Rachel, était autrefois une belle jeune fille juive que sa grand-mère avait cachée. Toute sa famille avait été déportée. Marie Pasquier l'avait cachée dans la cave de l'épicerie de ses parents.

Sa grand-mère Marie lui en avait beaucoup parlé et lui avait montré des photos. Les deux femmes ont échangé des visites et une correspondance toute leur vie durant.

Le secrétaire aux Anciens Combattants se rapproche, l'air très solennel. Il tient un papier dans ses mains. Il parle de la vie de la défunte, dit d'elle que c'était une femme honorable, parle de son passé de résistante, et de son courage en des

temps difficiles. Irène sent de nouveau les larmes venir. Il reprend ensuite sa place après s'être incliné sur le cercueil.

Puis le curé s'avance, ouvre son missel et commence son homélie, tâchant de ralentir son débit de paroles pour conférer à ses propos un ton plus solennel. Mais des gouttes de pluie commencent à tomber. Le cercueil est descendu très vite dans sa tombe par les fossoyeurs qui vont se réfugier sous l'arbre. Le prélat, trempé jusqu'aux os se met alors à parler à toute vitesse, comme s'il commentait le tiercé. Le père Chabrot bénit le cercueil au pas de course et va à son tour se protéger de la pluie. Il est rejoint par les représentants des Anciens Combattants.

Suis la pluie battante et face à la fosse restent Irène, qui pleure, son mari, à ses côtés, ainsi que Rachel appuyée sur la jeune fille et sous un parapluie. À la tête de la fosse, derrière la stèle, il y a Lucien Delprat et Thérèse, et de l'autre côté, faisant face, son père et sa mère. Tous les regards sont rivés sur la fosse. Irène entend les gouttes de pluie tomber de manière saccadée sur le bois du cercueil. Elle prend le goupillon qui est froid dans sa main et bénit lentement la boîte. Puis, elle jette un lys en pleurant de plus belle et en disant « au revoir, grand-mère ». Irène en a déjà glissé un dans le cercueil, avec une lettre et une photo d'elles deux quand Irène était petite. Elle a posé ces documents près de la main qui était si froide. À leur tour, les autres protagonistes se saisissent du goupillon pour faire le même geste, avant d'aller à leur tour se réfugier sous l'arbre.

Le dernier, Lucien Delprat prend le goupillon en tremblant, s'avance vers la tombe et dans un sanglot lance, « au revoir mon amie adorée, je ne t'oublierai jamais ». Il fait un signe de croix avec le lourd objet et le remet ensuite dans son seau dans un mouvement impeccable. Il vient ensuite vers Irène, et ces deux personnes qui ne se connaissent pas tombent dans les bras l'une de l'autre en pleurant de plus belle. La jeune femme sent une vague odeur de naphthaline mouillée en serrant le grand monsieur contre elle.

— C'était vraiment mon amie, vous savez, nous avons grandi ensemble dans le même quartier, et nous avons

combattu les Allemands ensemble. » Le vieil homme se tamponne les yeux.

Elle fait un signe de la tête, le visage trempé et voit la petite troupe sous l'arbre. Son père parle avec le curé, tandis que les préposés des pompes funèbres fument une cigarette. Les officiels, Résistants et le secrétaire aux Anciens Combattants ne disent rien, restant à leur place. La mère d'Irène ressemble à un moineau, la tante Thérèse tient fermement son sac à main.

Les pensées d'Irène la mènent loin de ce cimetière, de ce trou béant. Elle se souvient qu'il y a quelques jours encore, elles prenaient une tasse de thé dans la cuisine de Marie. Elle essayait de passer chez elle le plus souvent possible, et l'appelait chaque jour. Cela avait été un rituel entre elles depuis très longtemps.

Et maintenant, elle est partie, pour toujours, elle a tiré sa révérence, brusquement. On l'a trouvée un matin chez elle, morte dans sa cuisine. Une crise cardiaque. Manifestement, elle n'a pas souffert, mais Irène ne lui a pas dit au revoir et ressent le manque de sa présence. Avec qui va-t-elle parler, maintenant ? Qui va lui raconter des souvenirs sur sa famille ? Certainement pas son père, qui élude constamment les questions qu'elle peut poser !

Des bruits de pas ramènent la jeune femme à la réalité. Le petit groupe se dissout et se dirige vers les grilles du cimetière, tandis que les fossoyeurs font leur travail. La jeune femme pleure de plus belle, en voyant peu à peu la terre recouvrir le cercueil. En quelques minutes, le trou est bouché. Heureusement, il y a la chaleur de la main de Paul qui vient de nouveau la rejoindre.

Il lui faut encore quelques instants pour se résoudre à quitter les lieux. La pression sur son bras se fait doucement plus insistante. Elle fait quelques pas, et se tourne encore une fois. Mais elle doit avancer, et pourtant, elle aimerait être seule devant cette tombe avec son chagrin. Mais, elle reviendra. Et elle prendra le temps de lui dire adieu.

En arrivant devant les grilles, elle voit le groupe de nouveau formé, cette fois sous des parapluies. Tout est silence. Son père lui dit d'un ton maussade :

— Ah, te voilà... nous sommes attendus au restaurant, on se suit en voiture ? Ce n'est pas très loin d'ici. Mon père, vous êtes invité si vous le souhaitez.

— Ma foi... dit humblement le curé.

— Et vous, monsieur Delprat ?

— Bah, en souvenir de la défunte, dit le vieil ami au regard si triste...

— Tante Thérèse, j'ai réservé d'office pour toi.

— Je mangerai léger, dit la vieille Thérèse, avec un air faussement humble.

— Bien sûr tante Thérèse, comme tu voudras...

Il se tourne vers Rachel et sa petite-fille et dit avec un léger sourire :

— Madame Horowitz, nous serons heureux de vous avoir parmi nous.

La vieille dame sourit à son tour :

— C'est très gentil de votre part, mais je préfère rentrer. Je suis très fatiguée et j'ai froid. Je vous laisse entre vous. Nous nous reverrons peut-être à une autre occasion.

Elle prend la main de Bertrand Pasquier et la serre :

— Quand je pense que je vous ai connu enfant, dit-elle avec une voix tremblante. Mes plus sincères condoléances, Bertrand.

Il acquiesce d'un signe de tête, un peu ému. La vieille dame se tourne ensuite vers Irène, qui va pour lui tendre la main, mais elle la prend dans ses bras avec chaleur.

— Mon petit, quel bonheur de faire enfin votre connaissance... Votre grand-mère me parlait tellement de vous, vous étiez la prunelle de ses yeux.

Irène sent les larmes monter immédiatement. Son père observe silencieusement les deux femmes.

— Quand vous repasserez dans le coin, faites-moi signe, j'aimerais beaucoup vous inviter chez moi.

— Ce sera avec grand plaisir, Rachel. Elle voit la vieille dame s'éloigner, appuyée sur le bras de la jeune fille restée

très discrète. La berline noire quitte lentement le parking du cimetière.

Irène a un haut-le-cœur. Elle aimerait retourner au bord de la tombe ou rentrer chez elle et dormir. Elle a trop de chagrin pour manger. Mais sa mère lui lance un regard implorant tandis que son mari met un parapluie au-dessus de sa tête. Les officiels prennent congé ainsi que les vieux Résistants, le tout après avoir salué Irène et lui avoir dit tout le bien qu'ils pensaient de sa grand-mère :

— Une très grande dame, vous savez...

En une minute, le petit groupe est parti. Irène jette un dernier regard vers le cimetière, et ne voit qu'une forêt de croix impersonnelles sous un ciel gris.